

l'art. Certes, cette critique est valable, mais disons qu'elle est élémentaire. La littérature romantique (je pense particulièrement à l'époque du positivisme) a déjà fait l'apologie de l'engagement. C'est même en réaction contre ce mouvement que la doctrine de l'art pour l'art s'est constituée. A la vérité, les théories de l'**engagement** et de l'**échappement** se situent sur un même plan et elles se renvoient les unes aux autres.

Les intellectuels ne doivent pas se laisser prendre à cette formule de l'engagement qui est réactionnaire, ou plus exactement réformiste, en ce sens qu'elle présente comme fin une attitude sans contenu. Remarquons-le, en effet, on peut s'engager tout aussi bien dans le sens de la réaction que dans le sens de la révolution.

En fait, qu'elle le veuille ou non, toute littérature est engagée : elle s'inscrit dans une certaine structure de la société, elle implique une prise de position politique. C'est un point de gagné d'en prendre conscience, mais si l'on s'en tient là, il n'y a pas de progrès réel.

Les théories de l'engagement ne sont pas seulement à critiquer : d'un point de vue politique mais d'un point de vue littéraire. Car, on ne le sait que trop, la littérature **sociale** est en général bien ridicule. Sans parler du populisme à la Richepin ou du patriotisme à la Déroulède ou à l'Aragon dernière manière, la littérature qui se prétend révolutionnaire n'a, elle-même, pas de valeur : l'expérience Marie-Joseph Chenier demeure significative à travers l'Histoire.

Ne nous étonnons donc point de l'embarras des théoriciens modernes de l'engagement : « dans la littérature engagée, disent-ils, l'engagement ne doit en aucun cas faire oublier la littérature ». (1) Mais ce n'est pas un hasard si les écrivains **sociaux** sont de mauvais écrivains : c'est qu'ils ne sont pas authentiquement révolutionnaires, c'est qu'ils n'intègrent pas le social à leur création. Ils se contentent seulement de parler de la Révolution (les plus hardis), parce qu'ils ne peuvent pas créer une œuvre révolutionnaire.

Ce qui est aujourd'hui significatif, c'est qu'il n'y a pas moyen de s'abstraire même apparemment, de faire seulement semblant de jouer à part. La Société est là qui presse l'homme de toutes parts, qui le menace dans sa vie et dans ses œuvres.

Mais c'est encore se défendre d'une certaine manière contre la société que de l'affirmer tout en ne lui accordant qu'un sens matériel.

Des œuvres sont détruites, des écrivains interdits, des formes de pensée prosrites : alors l'intellectuel s'inquiète, il déclare qu'il a une place à tenir dans la société, il cherche à assumer ce qu'il appelle sa responsabilité d'intellectuel, il manifeste des idées politiques. Cette relation que l'intellectuel établit entre la société et lui est encore une relation d'extériorité, elle ne nous intéresse que peu. En fait, l'homme n'a pas la société en dehors de lui comme une chose qui agit sur lui, qui le détermine, mais en lui. La menace du fascisme, par exemple, n'est pas pour l'intellectuel une menace matérielle mais une menace dans sa création.

C'est parce qu'il conçoit la détermination de la société comme une détermination extérieure, c'est parce qu'il préserve sa subjectivité qui, sous les menaces de fait **doit** demeurer inaccessible en droit, que l'intellectuel passe à côté des véritables problèmes révolutionnaires. C'est parce qu'il fait de la révolution un événement de la société politique, c'est parce que la révolution lui apparaît comme un acte hygiénique et non comme un acte essentiel, que l'intellectuel n'est